

Création actuelle de danse 2017-2019

Cindy Van Acker / Cie Greffe : Speechless Voices

« Au fond, il n'y a que ça : la résistance, l'engagement politique du corps et de l'esprit. Contre la facilité, contre le commerce, contre la convention, le conventionnel. »

Quels sont tes premiers souvenirs de danse ?

Enfant, j'habitais à Gistel, une petite ville près d'Ostende, et j'ai commencé à prendre des cours de danse classique vers l'âge de six ans. Les leçons étaient données dans une salle enfouie au sous-sol du Casino d'Ostende, face à la mer. J'adorais cet endroit qui était un monde de découverte, de liberté, d'autonomie. Le souvenir des cours est aussi lié pour moi à l'arrivée au Casino par la digue, à la nécessité d'engager son corps contre le vent, aux odeurs maritimes.

En 2014, lorsque j'ai créé « Anechoïc » sur cette immense plage, avec 53 danseurs de l'école belge de P.A.R.T.S., lors du festival « Expeditie Dansand », j'étais très heureuse de renouer, en quelque sorte, avec ces toutes premières sensations de danse.

Et puis à douze ans, on m'a encouragée à auditionner pour l'École royale de ballet d'Anvers. L'entrée dans cet internat était présentée comme une entrée au couvent. Je crois que je cherchais quelque chose, une place, une respiration que je ne trouvais pas dans la vie quotidienne, donc cet engagement total me convenait.

À ce moment-là, dans cet environnement, les professeurs nous disaient : on fait de la danse contemporaine quand on n'a pas les compétences pour la danse classique. Le contemporain est venu plus tard, à Genève, lorsque j'ai quitté le Ballet du Grand Théâtre et que j'ai plongé dans le milieu alternatif. Mais il m'a fallu environ sept ans de recherche et de déconstruction pour commencer à comprendre ce que pouvaient être la danse et la chorégraphie pour moi.

Tu vis depuis de nombreuses années hors de ta langue maternelle, le flamand. Est-ce parfois difficile ?

De chaque voyage en Belgique, je ramène des livres, mais c'est de la lecture uniquement pour moi. J'ai beaucoup souffert de cette absence de partage avec mes amis, mes collaborateurs. Quelle joie, par exemple, quand enfin « Kartonnen dozen » de Tom Lanoye a été traduit ! Sans compter toute la très riche pensée néerlandophone sur les arts, la danse, le théâtre, qui n'est que rarement éditée en français !

C'est en explorant Nietzsche, sur le « Parsifal » de Castellucci, que j'ai réalisé à quel point ce manque de partage de la littérature de mon pays était cruel. D'une part parce que je le lisais en traduction néerlandaise – je pense notamment à la magnifique introduction du poète Hendrik Marsman à « Ainsi parlait Zarathoustra » – d'autre part parce que cette philosophie a ouvert pour moi toute une dimension de la parole dont je me protégeais. Nietzsche m'a libérée de la peur du langage. Non seulement il parle de tout, de lui-même, de sa santé, de la musique, de la pensée, mais il garde tout en mouvement constant. Portée par sa poésie et sa philosophie, par la force physique et dansante de son écriture, aussi, j'ai créé le solo « Ion ».

À un moment du processus, « Ion » s'appelait « De strijd », qui signifie « De la lutte » en flamand. Que tu approches le philosophe Friedrich Nietzsche, le compositeur Luigi Nono ou que tu produises une pièce d'hommage à un de tes collaborateurs décédés, le musicien Mika Vainio, c'est toujours cette lutte que tu traques, non ?

Au fond, il n'y a que ça : la résistance, l'engagement politique du corps et de l'esprit. Contre la facilité, contre le commerce, contre la convention, le conventionnel. Pasolini, Nono, Nietzsche, et plus proches de nous, des artistes très exigeants comme Mika Vainio, ce sont des personnes qui montrent des voies. Nono qui écrit « Quando stanno morendo » en hommage aux résistants polonais, Pasolini qui bataille... Oui, la lutte. Et c'est très puissant, en flamand, « De strijd ».

Pour les 30 ans de l'Usine à Genève en 2019, tu viens de reprendre un extrait d'une de tes toutes premières pièces : « Subver-cité ». Tu as dû repeindre une banderole hommage au capital, retrouver les gestes, l'esprit, la composition d'il y a 30 ans...

C'était très intéressant de repasser par là. Par une de mes premières pièces, qui étaient essentiellement dans la dénonciation : dénonciation du divertissement, de la séduction, de la virtuosité, de la consommation. Je voulais aller contre les attentes du public. « Subver-cité » est un projet construit sur trois hommages, à Anne Teresa de Keersmaeker, au groupe slovène Laibach, qui joue avec les limites des symboles fascistes, et enfin un hommage au capitalisme, puisque je mangeais tranquillement des poires avant de les vomir. Cela m'a frappé à quel point on était libres, à cette époque, libres de chercher, de travailler, d'essayer des choses sur le plateau. Il faudrait retrouver aujourd'hui la possibilité d'avoir du temps et de l'espace, sans devoir chaque fois déposer un dossier, un budget, une liste des effets escomptés... Cela me semble essentiel pour les jeunes, bien sûr, mais en fait pour tout artiste. En créant « Knusa-Insert Coins » en 2016, sans aucun soutien financier, de manière assez *underground*, en lien avec les photos de Christian Lutz, j'ai renoué avec une réelle liberté. Et je me retrouve maintenant, en tournant ce solo, dans de nombreux lieux atypiques.

... notamment dans des lieux alternatifs de programmation musicale. C'est important pour toi, ce lien avec des espaces d'invention de la musique ?

C'est essentiel. C'est une de mes grandes sources d'inspiration. Pour ma prochaine création, « Without References », j'ai commencé par travailler avec onze solistes. J'ai constitué un réservoir de morceaux dans lequel chacun peut choisir librement sa musique. C'était très porteur pour moi de fouiller mon ordinateur, ma mémoire, ma discothèque pour établir cette liste.

La saison prochaine, dans le nouveau Pavillon de la danse de l'Association pour la danse contemporaine (ADC), où je suis artiste associée, j'aimerais installer des salons d'écoute, un peu sur le modèle des « clubs de lecture ». On pourra venir s'installer confortablement dans la salle, peut-être même sur le plateau, pour profiter de l'excellente qualité du son, et écouter ensemble de la musique. L'idée est de renforcer le dialogue et les échanges entre les milieux de la musique et ceux de la danse.

Travailler avec Romeo Castellucci sur des partitions musicales, comme « Parsifal » ou « La flûte enchantée », est-ce que cela a changé ton rapport à la musique ?

J'ai chorégraphié cinq opéras et plusieurs autres pièces musicales avec Romeo, et ma recherche est toujours la même : créer un « ici et maintenant » de la danse pour elle-même, tout en l'inscrivant dans l'environnement musical et scénique existant. Parfois on peut aller complètement avec la partition, parfois c'est une toute autre tension qu'il faut construire. Ce qui est sûr, c'est qu'il ne s'agit jamais d'obéir à la musique. Jamais. Une musique pré-existante m'amène à trouver une nouvelle liberté de composition. Avec Schönberg, par exemple, qui est tellement complexe, le mouvement permet de montrer des détails, des événements sonores qui pourraient passer inaperçus. La danse les entend et les fait entendre.

Stéphanie Bayle, danseuse très impliquée dans ta compagnie, veut lancer une recherche sur la transmission de tes pratiques de chorégraphe. Comment est né ce projet ?

J'ai été très surprise, lors d'un récent *workshop* donné à Melbourne avec trois interprètes, de constater qu'ils étaient mieux armés que moi pour transmettre mes manières de faire. Stéphanie, avec qui je travaille beaucoup, se sent très proche des valeurs de ma danse, très engagée dans la nécessité de les transmettre. L'idée est de mener des entretiens et des ateliers : il devrait en sortir une publication, papier ou numérique. Ce sera l'occasion de plonger dans mes archives, qui sont très riches, mais pas du tout classées. Je suis très touchée de sentir cet élan de recherche, comme je suis touchée de recevoir ce Prix suisse de la danse. D'autant plus qu'il salue « *Speechless Voices* », un hommage à Mika Vainio.

Entretien réalisé par Michèle Pralong